

Cannes 77 **Un festival au palmarès tronqué**

Léo Bonneville

Number 89, July 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1977). Review of [Cannes 77 : un festival au palmarès tronqué]. *Séquences*, (89), 13–19.



CANNES 77

Un festival au palmarès tronqué

Léo Bonneville

“Evidemment le champ d’investigation se rétrécit d’année en année, la production s’appauvrit, les films dits de festival diminuent et nous avons beaucoup de mal à en trouver. On comprend aussi pourquoi il y aura, cette année surtout, des films intimistes, des histoires de couples faciles où règnent tendresse et humour : les réalisateurs ayant du mal à trouver des budgets importants sont bien obligés de se réfugier dans un genre qui ne coûte pas cher. Il ne faut pas s’attendre non plus à des choses formidables”, voilà ce qu’annonçait le président du Festival de Cannes pour 1977.⁽¹⁾

S’il faut en juger par ce que nous avons vu sur les écrans de Cannes pendant quinze

jours, il faut bien admettre que M. Robert Fabre-Lebret a raison. Il est vrai que la production mondiale n’offre pas beaucoup d’œuvres remarquables ; il est vrai que les films traitent de sujets plus individualistes que sociaux. Ce que je n’oserais affirmer, c’est que la valeur des films fût en rapport direct avec la somme d’argent investie dans la production. Tout de même, il faut reconnaître que l’ensemble des films présentés ne manquait pas de qualités, surtout pendant la première semaine qui n’a pas déçu les festivaliers. La seconde semaine coupée par une journée de grève a perdu de son intérêt. Les journalistes déjà contrariés par les pluies journalières se demandaient ce que venaient faire dans un festival international **Car Wash**, **Joy Boy**... films dans lesquels la banalité

(1) *Pariscope*, no. 468, 11 mai 1977, p. 4.

des sujets le disputait à la grossièreté des répliques. Et pour clôturer la fête, **Slap Shot** qui ne le cédait en rien en violence et en vulgarité.

UN PIÈTRE PALMARÈS

Face à un ensemble de films de qualité moyenne, les meilleurs films ressortaient facilement. **Une Journée particulière** d'Ettore Scola apparaissait comme le moins contesté. La sobriété de la mise en scène — toute en douceur — la justesse d'expression des deux protagonistes, la reconstitution de l'atmosphère romaine en ce 8 mai 1938 où Hitler rend visite à Mussolini, tout cela plaçait le film bon premier. Or, le soir du palmarès, le film ne fut même pas mentionné. D'ailleurs ce palmarès a paru déplaire aux organisateurs même du festival car pour la remise des prix, contrairement à la coutume, ni le président Robert Fabre-Lebret, ni le délégué général Maurice Bessy n'ont paru devant le public. Encore moins les jurés qui ont laissé le président Roberto Rossellini se débrouiller seul avec sa liste étriquée. En effet, le jury n'a accordé ni de prix de mise en scène ni de prix spécial. Il s'est contenté d'ajouter un prix pour la musique de **Car Wash**. On se serait cru aux Oscars d'Hollywood). Bref, cette soirée insignifiante pour ne pas dire sinistre a laissé assez indifférent l'auditoire. Ce ne sont pas les quelques extraits des films primés — souvent mal choisis et mal projetés — qui ont pu le réchauffer. On peut supposer que le jury a voulu récompenser des auteurs moins célèbres comme les frères Taviani et ignorer Ettore Scola (**Une Journée particulière**) et Robert Altman (**Three Women**), tous deux déjà primés à Cannes. Comme il a voulu sans doute reconnaître le talent de Shelly Duvall (**Three Women**) et Monique Mercure (**J. A. Martin photographe**) plutôt que des personnalités consacrées comme Sophia Loren

et Irène Papas... Mais des films comme **La Dentellière** (Claire Goretta) et **Une Journée particulière** (Ettore Scola) soient restés méconnus, cela amène le festivalier fidèle à se demander sur quels critères se base le Jury pour attribuer ses prix. Le saura-t-on jamais? D'ailleurs lors d'une émission télévisée⁽²⁾ Robert Fabre-Lebret a déclaré ouvertement à André Halimi: "Je n'ai jamais donné mon opinion depuis trente ans mais cette année, je suis tellement consterné que je ne peux pas m'empêcher de me rallier à l'avis de l'ensemble de la presse et même du public. Ce palmarès m'apparaît quelque peu incohérent sinon absurde et encore j'emploie des mots assez doux. On peut être étonné que deux films, par exemple, qui ont reçu le meilleur accueil, qui ont fait l'unanimité dans la presse ne soient pas au palmarès."⁽³⁾

LE JURY REMIS EN QUESTION

Cette déception amène Robert Fabre-Lebret à se poser des questions à propos du jury. D'abord au sujet de sa composition. Cette année, le jury était présidé par Roberto Rossellini dont on ne peut douter de la compétence. Il groupait autour de lui Mesdames Benoite Groult, Marthe Keller et Pauline Kael. Tous les cinéphiles connaissent les critiques coriaces de cette dernière. Et Messieurs Anatole Dauman, Carlos Fuentes le Dr N'Songan Agblemagnon, Youri Ozerov et Jacques Demy. Ce dernier s'est rendu célèbre par son film **Les Parapluies de Cherbourg**. Robert Fabre-Lebret proposera de faire appel l'an prochain à "plus de véritables professionnels et à moins d'amateurs". Qui étaient donc cette année ces amateurs? On

(2) Le 3 juin 1977, sur TF 1, sous le titre "Couleurs de Cannes".

(3) Il s'agit, le lecteur les aura reconnus, des films **La Dentellière** et **Une Journée particulière**.



Marcel Sabourin, Monique Mercure et Jean Beaudin à Cannes

aimerait savoir. (4)

Mais Robert Fabre-Lebret va plus loin. C'est à la disparition de la compétition même à laquelle il songe. "Je me demande, ajoute-t-il, si nous allons maintenir la compétition et je m'étais posé la question, il y a deux ou trois ans, mais ce palmarès va peut-être m'amener à prendre une décision (je vais la soumettre au Conseil) de ne plus faire de compétition. (...) Finalement, il y

(4) Il va sans dire que Robert Fabre-Lebret ne s'en prenait nullement au président du Jury en dénonçant le palmarès. En apprenant la mort de Roberto Rossellini, une semaine après la fin du Festival, Robert Fabre-Lebret déclarait: "En m'élevant contre le palmarès du Jury du dernier festival, je n'entendais nullement mettre en cause Rossellini qui a été certainement le meilleur président que le Festival ait connu depuis Cocteau, et dont la mort me bouleverse. S'ils l'avaient mieux écouté, les jurés auraient au contraire évité de commettre les erreurs que j'ai dénoncées." *Le Figaro*, 4 juin 1977.

a ici, à Cannes, 1800 journalistes ou représentants des télévisions du monde entier... Quand un film est de qualité, c'est une plateforme publicitaire absolument exceptionnelle et je me demande s'il y a besoin d'un palmarès qui peut fausser cette réputation." Faire disparaître le palmarès, est-ce la solution? J'en doute. Il reste que le festival de Cannes est souvent un tremplin important pour certains films qui n'auraient pas une très large audience sans cette décoration. Beaucoup de gens se décident à aller voir des films parce qu'ils ont été primés à Cannes ou à Hollywood. Dans la course aux séances de Cannes, les festivaliers et le public également attendent le palmarès avec une certaine appréhension. Les prix sont de légitimes récompenses comme les médailles aux jeux olympiques. Qu'on se souvienne du festival de Venise. On a commencé par supprimer le palmarès. Et puis très vite le festival mourut. Non, je crois que la réforme réside dans le choix judicieux des jurés dont la compétence ne devrait pas être mise en doute et dont les critères d'appréciation devraient être rendus publics.

LE CANADA EN FÊTE

Cette année, cinq films se présentaient sous la bannière canadienne dont deux en compétition. Ouvrant le festival, le film de Jean Beaudin, **J. A. Martin photographe** a reçu un accueil fort sympathique de la part des différents auditoires. On a admiré la beauté des images, la fraîcheur du récit et la justesse des acteurs. C'est un film que le jury gardait en réserve. Le film de Jean-Pierre Lefebvre a eu un sort différent. **Le vieux pays où Rimbaud est mort** a divisé les spectateurs. Les uns trouvaient le film agréable, plaisant, les autres irritant, simpliste. En fait, dans ce voyage au pays des ancêtres, on retrouve bien des clichés propres à la mythologie de Jean-Pierre Lefeb-

vre : vieux griefs contre la France, déception devant certains gestes, naïveté de comportement... Les trois autres films projetés dans différentes sections ont fait accourir beaucoup de spectateurs. Le plus recherché a été sans contredit **Why Shoot the Teacher** de Silvio Narizzano qui raconte l'initiation d'un jeune instituteur perdu dans les Prairies pendant les années 30. Le film regorge de scènes croquées sur le vif et pleines d'humour. **Ethnocide** de Paul Leduc, produit à la fois par le Canada et le Mexique dans la région de Mezquital, nous montre le peuple Otomo protestant contre ceux qui tentent de le chasser de chez lui. Le film m'a paru long parce que répétitif. **One Man** de Robin Spry traite d'un sujet d'actualité : la pollution. Pollution qui met en danger la vie des enfants d'un quartier de Montréal. Le film se suit avec un intérêt constant. Parmi ces cinq films, il faut surtout relever **J. A. Martin photographe** qui s'est mérité le prix oecuménique⁽⁵⁾ et le prix de l'interprétation féminine à Monique Mercure pour le rôle de Rose-Aimée. Toute la presse a salué le talent et la qualité de jeu de cette artiste de chez nous qui a été une révélation pour les critiques étrangers.

Comme les années passées, **Cinéma/Canada** a accompli un travail énorme auprès des producteurs, des distributeurs et des journalistes. Le cinéma VOX a présenté (le matin seulement) NOS films, permettant aux étrangers de connaître la production canadienne. D'ailleurs lors d'une dernière rencontre avec les dirigeants de **Cinéma/Canada**, nous avons pu apprendre que le chiffre d'affaires des producteurs canadiens, cette année, a été supérieur à celui de l'an dernier, dépassant les 2 millions. Un film (à venir)

(5) Le Jury oecuménique a souligné que le film aborde "le problème des relations humaines à l'intérieur du couple en mettant l'accent sur la nécessité de la compréhension et du sens des responsabilités pour un mutuel épanouissement."

comme **Panique** de Jean-Claude Lord a été vendu dans plus de 20 pays, seulement sur la présentation d'un montage de quelques séquences.⁽⁶⁾ De plus des producteurs et des distributeurs ont pu acquérir les droits de plusieurs films que la population canadienne pourra voir dans un avenir rapproché. C'est dire l'efficacité du travail accompli par le tandem Jean Lefebvre et Jacqueline Brodie et son équipe. Cette année, pour la première fois, le Canada a partagé ses bureaux avec la Direction générale du cinéma et de l'audio-visuel du Québec, représentée par Michel Brûlé et Alain Hénot. Ces derniers ont pu se familiariser avec les rouages d'un festival aussi complexe que celui de Cannes.

Pour clore ce chapitre, il faut dire que le Canada a fait une très bonne figure cette année à Cannes et il est sorti avec des récompenses nullement contestées. Toutefois, j'ajouterai une remarque. Écartant tout chauvinisme, comment se fait-il que le Canada n'a été représenté, dans la compétition, par aucun film produit hors du Québec. Un film comme **Why Shoot the Teacher?** aurait bien pu représenter la partie anglophone de notre pays. Qui répondra à cette question ?

LE MENU

Il paraît tout à fait impossible et j'ajouterai superflu de donner un compte rendu de tous les films présentés durant le Festival de Cannes. Même en excluant les films du Marché (plus de 400), il faut compter les 23 films de la compétition, les 17 films (Les Yeux Fertiles), les 16 films (L'air du temps), les 8 films (Le passé composé). Tous ces films faisaient partie de la sélection officielle.

Perspectives du cinéma français offrait 14 films dont la majorité était des inédits. La

(6) Le film se serait vendu davantage s'il avait été tourné en anglais, nous a affirmé le producteur Pierre David.

Quinzaine des réalisateurs accueillait 16 pays avec un intérêt marqué pour les films d'Afrique, d'Amérique du Sud et du Moyen-Orient dont les plus intéressants venaient du Mozambique, du Sénégal, du Koweït et de l'Argentine. Au total, 20 films. Enfin, La Semaine de la critique a donné la chance à 7 réalisateurs prometteurs de faire connaître leur premier ou deuxième film.

LA COMPÉTITION

Toutefois essayons de grouper les 23 films en compétition sous divers titres. De cette façon, le lecteur pourra se rendre compte des convergences comme des fantaisies des réalisateurs.

Toujours la femme

Même si l'année de la femme est bien terminée, il a semblé que ce thème dominait le festival.

Nous ne dirons rien ici de **J. A. Martin photographe**⁽⁷⁾ et de **Three Women**⁽⁸⁾ dont **Séquences** a fait la critique détaillée. Avec **Iphigénie**, Michael Cacoyannis a complété sa trilogie de la famille des Atrides. Venant après **Electre** et **Les Troyennes**, **Iphigénie**, avec Irène Pappas et la jeune et ravissante Tatiana Papamoskou dans le rôle titre, est un film qui reste à la hauteur des deux précédents. **Elisa vida mia** donne à Geraldine Chaplin un de ses meilleurs rôles. Elisa va rejoindre son père (Fernando Rey, prix d'interprétation masculine) qui s'est retiré à la campagne et elle ne veut plus revoir son mari. Réalité et fiction se confondent encore dans ce dernier film de Carlos Saura, plus hermétique malheureusement que le remarquable **Cria Cuervos**. Ettore Scola, qui nous avait donné l'an dernier le délirant **Affreux, sales et méchants**, s'est tempéré en nous racontant cette **Journée particulière** où une femme et un homme se rencontrent au

hasard d'un oiseau envolé. Pendant quelques heures, ils vont échanger, se connaître et rompre leur solitude intérieure. Un film admirable; un jeu tout en mineur. Avec **La Dentellière**, Claude Goretta raconte une histoire d'amour entre une jeune coiffeuse et un étudiant, histoire qui va se terminer par l'incompréhension de ce dernier. Et la jeune fille, comme la célèbre dentellière de Vermeer, retournera à son ouvrage. Film d'une grande beauté que le Jury officiel n'a pas vue... **Portrait de groupe avec dame** est un film assez complexe. Il se déroule de nos jours avec un retour jusqu'en 1939. Leni est une femme controversée. Elle a connu la guerre, les Turcs, les Russes. Donc bien des difficultés. Si elle a prodigué de la joie, elle n'est pas pour autant une fille de joie. Le film manque de clarté et Romy Schneider y tient un rôle assez réduit.

Laissez passer les voitures

Je ne parlerai pas davantage de Joseph-Albert Martin qui trimbale sa charrette à travers le Québec pour saisir des portraits ni de Woody Guthrie, dans **Bound for Glory**⁽⁹⁾, qui part sur des trains anonymes chanter la liberté et la justice mais plutôt d'**Un Taxi mauve**, film français tourné par Yves Boisset en Irlande et dont les acteurs parlent tous anglais. Le film décalque le roman de Michel Déon avec un certain réalisme qui évacue toute la brume qui couvrirait les sentiments comme les paysages. Avec **Contes de Budapest**, Istvan Szabo (Hongrie) se sert d'un vieux tramway trouvé pour composer une parabole sur la condition humaine. Vieux tramway où s'agrippent des gens venus de toutes parts pour le conduire dans un lieu où il fera sans doute bon vivre... Mais cette arche de Noé apparaîtrait assez lourde et le film traîne sur des voies insolites. **Car Wash** de Michael Schulz nous conduit à une station de service où des Noirs lavent des

(7) Voir **Séquences**, no 88, avril 1977, p. 29.

(8) Voir plus loin, page 32.

(9) Voir **Séquences**, no 88, avril 1977, p. 50.

autos en chantant. Mais là se croisent des gens bizarres qui provoquent des scènes burlesques. Un film corsé qu'on n'attendait nullement au Festival et qui s'est mérité un prix de consolation pour la musique. Enfin l'inévitable et l'inimitable présence de Marguerite Duras catapultée dans la compétition pour nous lire (à l'écran) en compagnie de Gérard Depardieu un scénario où l'on voit un camion passer venant couper le dialogue. Ce film "génial" qui s'appelle tout bonnement **Le Camion** a reçu les éloges les plus dithyrambiques de toute la coterie de la critique française. Eh bien! je plains le malheureux propriétaire de salle encombré par cet insipide camion.

Déceptions

Je ne reviendrai pas sur **Le Vieux Pays où Rimbaud est mort**. Je comprends mal qu'après l'admirable **Dernières fiançailles**, Jean-Pierre Lefebvre revienne à un cinéma qui me paraît puéril.⁽¹⁰⁾ Et suprême déception, **Bang** de Jan Troell. Après les chefs-d'oeuvre réputés que furent **Les Emigrants** et **Le Nouveau Monde**, ce film compliqué, alambiqué, nous entraîne dans une petite ville de Suède où Hinder tente en vain de composer la symphonie de sa vie. Constamment tiraillé entre trois femmes, il se réfugie dans des rêves qui obstruent la réalité. Hélas! le film sombre dans l'incohérence. Après **Au fil du temps**, présenté à Cannes l'an dernier, voici **L'Ami américain** du même auteur. Cette fois, Wim Wenders emprunte son récit à la romancière Patricia Highsmith, auteur de "Ripley's Game". Malheureusement, les mobiles qui font agir Jonathan Zimmerman restent obscurs. Des inconnus lui proposent une somme élevée afin qu'il puisse consulter des spécialistes pour sa guérison, à condition qu'il accomplisse deux meurtres. Qui sont ces inconnus? Comment ont-ils

connu Zimmerman, etc... Voilà des questions que se pose le spectateur qui finit par se lasser. Faut-il parler de **Black Joy** de Anthony Simmons. Pourtant le début du film promettait mieux. Un jeune émigré de Guyane arrive à Londres et est tout de suite exploité par des gens de couleur. Mais les différentes situations où se trouve le personnage deviennent répétitives. Oublions **Asphyxie** de Vlado Gillic. A vouloir trop prouver, l'auteur finit par asphyxier. Un mystérieux brouillard s'étend sur un quartier d'une grande ville. Un jeune microbiologiste cherche à découvrir les causes d'un mal par l'étude du sang. Cette recherche se mêle aux souvenirs du passé du jeune savant et le film n'en finit plus...

Autour du grand prix

Cette année, les Russes ont présenté **Les Orphelins**. Le film est admirablement joué par des enfants. C'est que le protagoniste du film revit son enfance, il y a plus de trente ans. Enfance marquée par la guerre, par la terreur des Nazis, etc. Film émouvant et quelque peu sentimental. Certains critiques auraient voulu que le prix de la meilleure interprétation masculine allât à Alberto Sordi pour son personnage de petit fonctionnaire dans **Un bourgeois tout petit petit** de Mario Monicelli. C'est vrai que l'acteur compose un personnage puissant mais le film finit par sombrer dans le sadisme et la cruauté. Dommage! ce manque de mesure et de goût chez un auteur qui pourtant connaît bien son métier. La France comptait beaucoup sur **La Communion solennelle** de René Ferret. Voilà encore un film qui, à l'occasion d'un événement, nous replonge dans le passé. C'est toute une famille, depuis trois générations (60 personnages), que nous voyons défiler devant nous. Aussi faut-il une constante attention pour que les spectateurs s'y retrouvent dans cette "saga" qui n'épargne personne. Le touffu est souvent proche du confus. Ce qui frappe dans

(10) **Séquences** fera la critique du film dès sa sortie canadienne.

The Duellists de Ridley Scott, c'est le décor. Le film se situe durant les guerres napoléoniennes. Le propos porte sur la haine implacable du lieutenant Feraud à l'endroit du lieutenant Hubert. Le film vaut par sa beauté plastique, par la maîtrise des duels et par la froideur éclatante des images. A l'exemple de Cacoyannis, son compatriote, Theo Angelopoulos complète, avec **Les Chasseurs**, sa trilogie commencée par **Jours de 36** et **Le Voyage des comédiens**. Des chasseurs ont trouvé enfoui, le cadavre d'un maquisard de la guerre civile de 1947-49. A cette occasion, ils vont donner une série de dépositions qui feront revivre le passé. Cadavre qui devient donc compromettant. Le film d'une lenteur solennelle, d'un rythme calculé, jouit d'une mise en scène de premier ordre. On comprend mal que ce film ait été ignoré au palmarès. Par contre, tout le monde s'attendait à y trouver **Padre Padrone** des frères Taviani. Eux aussi savent mettre en scène. Cette histoire (authentique) d'un berger qui est bousculé, maltraité par son père ne manque pas d'ambition. Les auteurs nous racontent "l'éducation d'un berger" qui, malgré des obstacles de toutes sortes, finit par sortir de sa condition d'analphabète pour accéder à la culture. Film dur, violent qui traduit des moeurs primitives mais qui prouve que la ténacité, la volonté viennent à bout des obstacles les plus redoutables. Le film est joué avec une grande vérité et les frères Taviani font preuve d'une séduisante austérité dans la mise en scène, austérité qui sied admirablement à cette histoire de berger solitaire.

SI ON SAVAIT

Si le palmarès a tant déçu les festivaliers, c'est donc que des films ignorés du jury méritaient d'être honorés. C'est affirmer par le fait même que de bons films figuraient

(11) Les journaux viennent de nous apprendre que Berlin a reporté son festival en février.



Padre Padrone, des frères Taviani

dans la compétition. Il faut croire que les jurés se sont montrés extravagants ou pessimistes. Et ce n'est pas en supprimant le palmarès qu'on donnera plus de crédit au festival de Cannes. Il faut conserver le palmarès et se montrer plus exigeant dans le choix des jurés et dans les procédures des délibérations.

On a parlé aussi de déplacer le festival de Cannes afin que la sélection soit plus fructueuse. Le festival en hiver à Cannes! Voyons donc. C'est vrai que le temps est devenu imprévisible mais qu'allez-vous faire pendant quinze jours en février à Cannes alors que la ville sommeille?⁽¹¹⁾ Ou le reporter à l'automne, alors que les autres festivals auront ramassé le dessus du panier? Quoi encore? Comme dirait un certain Molière: le temps ne fait rien à l'affaire. Il est bon que Cannes inaugure, pour ainsi dire, les grands festivals de films. S'il veut garder la place qu'il possède actuellement, il doit conserver les dates en mai malgré les quelques inconvénients qui peuvent se présenter. Et pour finir une dernière question qui éprouvera notre fierté. Il est dit dans les règlements du Festival de Cannes, que les films choisis pour la compétition ne doivent pas avoir été projetés sur des écrans en dehors de leur pays d'origine. Or on constate, chaque année, que des films américains présentés en compétition ont été offerts déjà aux Canadiens. Cette année, **Three Women** tenait l'affiche à Montréal bien avant l'ouverture du festival de Cannes. Alors comment les organisateurs du Festival de Cannes considèrent-ils le Canada? Comme un fief américain ou un pays indépendant? On aimerait savoir. A l'an prochain.